Publié dans *Septentrion* 2014/3.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

UN PARC D'ATTRACTIONS DÉGLINGUÉ : LA BELGIQUE VUE AU TRAVERS DE L'OBJECTIF DE HARRY GRUYAERT

Il y a plus de trente ans, le photographe belge Harry Gruyaert (° 1941) rejoignait la prestigieuse agence photographique *Magnum*. Depuis, sa renommée est devenue internationale et il a exposé dans d'innombrables galeries et musées de premier plan. Cependant, en Belgique, obstinément, ses images ne se sont pas encore ancrées dans la mémoire collective. C'est ce qui arrive quand, tout jeune, on prend la poudre d'escampette pour l'étranger, choisit New York, Londres ou Paris comme points de chute, parcourt le monde - du Maroc et de l'Égypte à l'Inde - et développe une œuvre plutôt intransigeante, violemment colorée. Dans ses reportages, Gruyaert allait au-delà de la couleur locale et de l'exotisme facile. Toujours, il cherchait l'élément perturbateur dans la banalité. En outre, Gruyaert n'est pas l'homme des projecteurs. Il est toujours demeuré dans l'ombre, un commentateur timide de son propre travail.

Néanmoins, ce «Picasso de la photographie en couleurs» - comme le baptisa un jour son collègue de l'agence *Magnum*, Carl De Keyzer[1] - a fixé son pays d'une façon marquante. Gruyaert a mis beaucoup de temps avant de s'y résoudre et de se risquer à la confrontation avec ses racines. Et à l'origine, il voyait la Belgique comme un pays gris. «Lorsque je suis parvenu à prendre une distance suffisante, je suis retourné en Belgique, happé par le rapport haine-amour que je traînais en moi. Il n'est pas simple de photographier son propre pays sans tomber dans les ornières du sentiment ou du documentaire», déclare Gruyaert à ce propos. «J'ai commencé par le noir et blanc, mais c'était trop mélancolique, pas assez réaliste, et la couleur s'imposa vite comme une évidence».

Dans ses photos sur la Belgique, le photographe combine compassion subtile et tendresse contrariée avec une vision grotesque qui accentue le surréalisme omniprésent. C'est précisément ainsi qu'il prend de la distance et qu'il lui arrive de pratiquer une sorte d'ironie hargneuse. Sa palette est étendue: elle va des processions, foires à la saucisse et cortèges carnavalesques aux paysages désolés, massacrés et aux ruelles perdues où se trouve une maison plantée là, au petit bonheur. Pour finalement débarquer dans des thés dansants crasseux où l'alcool et la cervoise coulent à flots. Sans recherche de l'effet facile. Car les photos de Gruyaert ont toujours un effet

Procession pénitentielle © H. Gruyaert.

légèrement décapant et dérangeant. «Beau et laid, la banalité du beau, la beauté de la laideur», c'est ainsi que, de façon lapidaire, il formule son précepte. Gruyaert cultive et exploite ses contradictions. Gruyaert cherche la trace de la dualité de la Belgique, c'est certain. Mais il montre tout autant ce qui lie les Belges, comme «une entité reconnaissable».

Récemment, Harry Gruyaert s'est cependant trouvé être prophète en son pays avec *Roots,* admirable rétrospective, bien composée dans le cadre du Botanique de Bruxelles et judicieusement complétée par le livre du même titre. Déjà, les images de Gruyaert sur la Belgique avaient été largement exposées en 2011 au musée Dr. Guislain de Gand, lors de la rétrospective *In de marge* consacrée à la photographie documentaire belge. S'agit-il d'un retournement de situation pour Gruyaert? Sûrement. En 2013, on a pu voir, dans l'abbaye Saint-Pierre de Gand, son récent travail sur Le Caire. Il exposait là en compagnie de Bieke Depoorter, Filip Claus et Zaza Bertrand. En 2014, cerise sur le gâteau, une grande rétrospective lui sera consacrée à la maison européenne de la Photographie[2] de Paris - où il habite depuis plus de vingt ans.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Au tournant du siècle, le livre de photographies de Gruyaert, accompagnées de courts textes de Hugo Claus, *Made in Belgium* (2000), se fanait dans les succursales du soldeur de livres *De Slegte*. Il contenait soixante-seize images de la Belgique, présentée comme une femme outrageusement maquillée, dont beaucoup sont reprises maintenant dans *Roots*. Il s'agit principalement de photos de la période 1975-1995. On a refusé l'obstacle. La Belgique ne semblait pas encore mûre pour le regard reconnaissable entre tous mais en même temps exotique posé par Gruyaert sur sa propre absurdité (même si la qualité d'impression des photos de *Made in Belgium* laisse vraiment à désirer). Aujourd'hui les années 1970 et 1980 sont soudain de nouveau vivaces et d'actualité, et on n'a plus à rougir d'une dose de kitsch recyclé et d'un relookage numérique des couleurs. En outre, on constate à quel point des photographes de presse comme Jimmy Kets et Filip Claus sont, par moments, redevables à Gruyaert.

UN ACCIDENT ANODIN

Gruyaert lui-même, dans la postface de *Roots*, assume ses influences. Il fut le premier à introduire la photographie en couleurs chez *Magnum* et, ce faisant, provoqua une révolution de palais dans ce bastion du documentaire en noir et blanc. Il puisa pour cela son inspiration chez le photographe américain William Eggleston. «Il a photographié la banalité de l'Amérique d'une manière très intéressante. Tout d'un coup, j'ai vu la Belgique comme un pays de couleurs. J'éprouvais depuis longtemps le besoin de serrer à nouveau mon pays dans mes bras, mais ne savais jamais comment. La couleur s'est avérée ma thérapie, ma psychanalyse», raconta Gruyaert à ce sujet, dans une interview accordée au quotidien flamand *De Tijd*. «La photographie m'a aidé pendant tout ce temps à tenir le monde à une certaine distance». Mais aussi les films de Michelangelo Antonioni avec leurs «émotions intenses», le pop art, le regard d'Andy Warhol sur la quotidienneté et également la peinture ont marqué Gruyaert. «L'influence de la peinture sur mon travail est grande, mais je ressens surtout une grande proximité avec les primitifs flamands. Si je me trouve au *Prado* devant une telle œuvre, je sens physiquement cette relation». Parfois c'est en effet comme si Brueghel, à la dérobée, avait passé un coup de pinceau sur les images de Gruyaert. Mais les mascarades théâtrales de James Ensor (1860-1949)[3] sont rarement loin, elles aussi, comme les faces rougeaudes rencontrées lors d'un bal ou de cortèges carnavalesques. Gruyaert introduit aussi, subrepticement, une sorte d'humour maîtrisé dans ses photos. Et, à chaque fois, il est à l'affût de son «moment décisif»: «Une photo, c'est en fait un accident anodin: on capte le résultat d'un enchevêtrement d'éléments qui surviennent dans la même fraction de seconde. Il existe une sorte de force d'attraction magique entre le photographe, son appareil et ce qu'il voit dans le viseur», c'est ainsi qu'il qualifie la chose dans l'hebdomadaire *Humo*. Quand cet instant lui échappe, il considère toujours cela comme un drame.

Gruyaert se targue de procéder selon son intuition. La série consacrée à la Belgique n'était pas un projet bien défini. Il était simplement temps pour lui de refaire le point, après avoir fui

Ostende © H. Gruyaert.

son pays, ses études achevées, exaspéré par le catholicisme et son père autoritaire qui, à l'époque, travaillait chez *Agfa Gevaert* et enseignait la photographie. «À la maison, il y avait d'abord Dieu, puis le pape et enfin mon père. Il ne voulait pas que je devinsse photographe. À ses yeux, les photographes étaient des types excentriques, des hommes à femmes. J'ai vraiment dû me battre pour pouvoir être photographe», raconte Gruyaert dans *De Tijd*. Il partit étudier à Bruxelles, mais n'y trouva pas ses marques, «parce que la formation ne ressemblait à rien». En réaction contre son éducation catholique, il quitta la Belgique. Il chercha du réconfort à Paris, où il désirait aussi travailler comme photographe de mode et, plus tard, à New York. La lente réconciliation avec ses origines intervint après l'assassinat au Congo de sa sœur, religieuse missionnaire, et la redécouverte de ses racines belges.

UN PETIT PEUPLE INSAISISSABLE

Dans un premier temps, Gruyaert opta encore pour une exploration de la Belgique en noir et blanc. Il s'agit de photos qu'il n'avait pas retenues à l'origine pour *Made in Belgium*, mais qui figurent bel et bien dans *Roots*. Un échauffement pour ce qui allait suivre, à ceci près qu'un voile de gris recouvre encore ce pays. Les images laissent une impression moins durable, manifestement atteintes qu'elles sont par la patine du temps. Un pays de Cocagne où les chiens revendiquent leur place, où les gens s'émerveillent devant des haras et restent cramponnés à des traditions. On en retrouve des échos dans *Belgicum* du Flamand Stephan Vanfleteren[4] et, encore plus, chez son collègue belge Michel Vanden Eeckhoudt (cofondateur de l'agence VU) qui partage parfois ce même humour bienveillant. Un rire strident, un regard maussade, un geste paisible et une pieuse attitude: Gruyaert les a collectionnés sans arrêt. Chaque photo de cet observateur de la Belgique recèle une petite histoire, c'est joliment démontré par l'une des premières images du livre, qui semble vraiment universelle et pouvoir tout aussi bien être sortie du viseur de Robert

Anvers © H. Gruyaert.

Doisneau ou de Willy Ronis. Nous voyons un couple occupant un compartiment de première classe dans un train. L'homme a un pli de pantalon bien marqué, une longue main qui hésite à se rapprocher du cou-de-pied de la dame. Ils ont pris place dans les sièges dessinés autrefois par Henry Van De Velde (1863-1957)[5] pour les Chemins de fer belges. Les visages demeurent invisibles, nous pouvons conjecturer à l'infini.

Puis, dans la seconde partie du livre, après que l'écrivain Dimitri Verhulst (° 1972) a amené le drapeau tricolore belge, célébré et épinglé avec franchise le royaume des appentis, alors là, la couleur jaillit des pages. Un coup en pleine figure et avec agressivité, une autre fois davantage de sobriété et de nuances. Mais il y a toujours ce jeu de contrastes et de contradictions, et cette ambiance de décadence latente dont Gruyaert a fait son estampille. On voit aussi la complexité du traitement technologique exigé par les photos analogiques. «Maintenant, je n'ai déplacé personne ni effacé quoi que ce soit avec *Photoshop*, mais je suis extrêmement heureux de pouvoir ajuster le contraste et accentuer ou atténuer les couleurs», dit à ce sujet Gruyaert dans *Humo*. On découvre à quel point la Belgique luttait contre le progrès, contre l'américanisation et comment elle tenta vainement de refréner l'intrusion de ce bric-à-brac. À plusieurs reprises, Gruyaert a fait remarquer que la Belgique est l'un des pays d'Europe les plus américanisés, alors que des us et coutumes quasiment moyenâgeux continuent à y revendiquer leur place. Cela causait une tension particulière.

Selon Dimitri Verhulst, si l'effet produit par ces photos en couleurs est tellement fort, c'est précisément parce que Gruyaert procède en «voyeur neutre» disposant de la distance nécessaire et pouvant contempler à nouveau son pays, impartialement. Face à l'objectif de Gruyaert, la Belgique ressemble à un parc d'attractions déglingué, où chaque aménagement de l'espace est bâclé. Où les visages sont rarement enthousiastes. Et on réprime son chagrin en silence et on passe les jours, pour les noyer ensuite dans l'alcool. On ne compte pas les scènes de cafés, de réceptions ou de soirs de nouvel an avinés. Les pommettes luisent, les verres de *Stella* sont à moitié vides, les conversations deviennent plus confuses. Pourtant il y a beaucoup de gravité sur les visages. Va-t-on encore s'amuser ou non? On danse un slow, avec raideur. Qui sait, il y aura peut-être, plus

Province de Hainaut © H. Gruyaert.

tard, une bamba qui mettra un peu d'animation? Beaucoup de personnages âgés attendent, la tête rentrée dans les épaules, des temps meilleurs qui jamais ne viendront. Le Belge est parfois très inventif dans l'art de perdre son temps.

Gruyaert montre bien avec quelle voracité les jeunes attrapent leur plaisir. Dans un club de jeunes d'Ostende, trois petits couples se tripotent, ils se roulent une pelle sur un tempo torride. Au milieu de la piste de danse jonchée de verre brisé et de mégots mal éteints. Cela ne les dérange pas. On sent même s'élever les effluves de bière rance. Jusqu'à ce que les femmes de ménage arrivent, exécutent leur savante chorégraphie de balais et de raclettes de sol. Gruyaert laisse le regard basculer sans cesse et bien souvent vise à faire sourire. Qu'est-ce qui pousse par exemple cette fille en bikini à s'allonger, comme un fakir dépenaillé, sur un lit de tessons de bouteilles à la foire du midi de Bruxelles (attention à la main qui pointe)? Et que se passe-t-il près de ce moulin à Waterloo, tandis que Napoléon monte la garde? Gruyaert jongle dans *Roots* avec le rouge vif, le bleu électrique, le jaune provocant. Et regardez surtout le rayonnement vert acidulé qui tombe de la vitrine de la laverie automatique *Soeki*. Des autos surgissent à tout bout de champ dans *Roots*, elles sillonnent le pays, elles font leur apparition en clin d'œil, comme si le photographe mettait en scène les éléments de son décor. Gruyaert a une prédilection pour l'*Opel Manta*, ce véhicule à quatre roues, au ras du bitume, naguère favori des frimeurs. Ou pour les longues bagnoles américaines, comme cet exemplaire cabossé figurant sur la couverture de *Roots*, stationné au bord de la route N1 Malines-Anvers.

«Les Belges - il faut nous regarder», c'est ce que suggère Gruyaert. Cependant on n'arrive pas à voir clair dans ce gentil petit peuple insaisissable, qui a du mal à s'échapper de son carcan de médiocrité. Et pourtant. Au travers de cette parade de banalité sublimée, Gruyaert introduit aussi un certain nombre d'images puissamment esthétiques comme celles des Galeries royales et du *Thermae Palace* d'Ostende, ou d'un paysage de voie ferrée sous la neige dans la région des briqueteries, à Boom (près d'Anvers), exprimant soudain son goût pour les paysages industriels. C'est alors la mélancolie qui prédomine, et la tendresse bienveillante.

La N1 Malines-Anvers © H. Gruyaert.

À peu près trente ans plus tard, cette Belgique est devenue, dans toutes ses dimensions, plus rationalisée, plus uniforme et plus banale. Les rues commerçantes se ressemblent, les mêmes chaînes étrangères se font concurrence, le Belge indolent copie sa maison préfabriquée sur celle de son voisin. Il n'est pas étonnant que des sites *Facebook* comme *Ugly Belgian Houses,* et David Heilbich avec son livre de photos *Belgian Solutions* rencontrent un beau succès: ils auraient peut-être bien pu naître dans le cerveau de Gruyaert. L'uniformité abêtissante, aussi, n'a pas échappé à Gruyaert, comme il ressort des récentes séries de photos. Le surréalisme doit-il également s'effacer, maintenant que la Belgique menace de tomber en morceaux? Pas tout de suite. En tout cas, dans les photos incomparables de Gruyaert, l'anarchie couvait encore, d'abondance - et ce, des deux côtés de la frontière linguistique.

Dirk Leyman
Journaliste littéraire.
dirk.leyman@skynet.be
Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

HARRY GRUYAERT, *Roots*, édition bilingue (français - néerlandais), avec un texte de Dimitri Verhulst, éditions Kannibaal, Furnes, 160 p. (ISBN 978 94 9137 626 9).

Notes :

1 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 3, 2008, pp. 19-25.
2 Cette exposition aura lieu du 31 mars 2015 au 31 mai 2015 (voir www.mep-fr.org).
3 Voir *Septentrion*, XXXVIII, n° 3, 2009, pp. 3-7.
4 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 4, 2007, pp. 10-17.
5 Voir *Septentrion*, XLII, n° 3, 2013, pp. 65-66.